Atterrir ou s'aguerrir : Subjectivité, temporalité et écologie minoritaires

Vivien Giet et Erwan Lesage

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/grm/3139>

DOI : 10.4000/grm.3139

ISSN : 1775-3902

Éditeur

Groupe de Recherches Matérialistes

Référence électronique

Vivien Giet et Erwan Lesage, « Atterrir ou s'aguerrir : Subjectivité, temporalité et écologie minoritaires », *Cahiers du GRM* [En ligne], 18 | 2021, mis en ligne le 20 septembre 2021, consulté le 01 octobre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/grm/3139> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/grm.3139>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2021.

© GRM - Association

Atterrir ou s'aguerrir : Subjectivité, temporalité et écologie minoritaires

Vivien Giet et Erwan Lesage

- 1 Progrès ou effondrement : telle semble être l'alternative politique du moment. Celle qui peuple les éditoriaux, celle dont héritent les cercles militants. Elle fait exister l'écologie dans un débat public où la décroissance apparaît désormais comme une perspective outrecuidante et radicale, lorsqu'elle ne fait pas office d'épouvantail face à l'écologie humaniste qu'Emmanuel Macron cherchait récemment à lui opposer¹. De part et d'autre de l'échiquier politique, l'écologie s'est transformée en champ de bataille, mais son appropriation par les uns et les autres semble toujours se heurter à la survivance de schèmes politiques éculés. Ainsi en va-t-il des diverses déclinaisons sous la forme desquelles on se représente le désastre à venir. De la décroissance à la collapsologie, l'imminence de la fin nous sommerait de transformer nos imaginaires avant qu'il ne soit trop tard – ou maintenant qu'il l'est déjà. De fait, on voit assez mal quelle combativité positive peut se dégager dans cette configuration qui nous place dans le sas de l'histoire, entre attente angoissée de l'apocalypse et célébration enthousiaste des habits neufs que le capitalisme promet de revêtir. Catastrophe actée ou fuite en avant par l'innovation, telle est également l'alternative devant laquelle nous croyons souvent être.
- 2 Mais force est de constater que cette opposition apparaît vite aporétique et ne nous offre en terme de perspectives que les débris d'un monde qu'on a de toute façon déjà perdu. Au sein de l'écologie politique contemporaine, bien des penseurs s'en sont aperçus et tâchent de s'en saisir en cherchant à réinventer nos aspirations. C'est même un vieux problème qu'ils s'attellent parfois à ressusciter : où trouver le sujet politique à la hauteur des changements espérés ? Pierre Charbonnier établissait récemment cette nécessité au terme de son analyse philosophique des intrications existant entre les concepts d'abondance et de liberté². L'influence du travail de Bruno Latour sur cette autre perspective n'est pas moindre. Aussi ce dernier avait-il déjà tenté d'esquisser une réponse, en substituant de nouveaux intérêts à ceux dessinés par le découpage du champ politique entre la gauche et la droite grâce à l'apparition d'un nouveau pôle

(qu'il nomme « attracteur ») qui rendrait possibles de nouvelles attaches (de nouvelles « affordances politiques » de la terre, dirait Pierre Charbonnier) ³.

- 3 Dans l'optique d'une transformation profonde de nos modes d'existence, on voit en définitive se construire deux fronts principaux autour d'un entrelacs complexe de théories et de pratiques politiques – celui qui lie les représentations du temps au sujet qui leur correspond. Pour le dire en deux mots, l'un se place dans une continuité résiliente vêtue des oripeaux d'un mauvais messianisme, l'autre s'articule autour d'une subjectivité capable de réorganiser notre rapport au monde par une juste compréhension des activités essentielles qui doivent dès aujourd'hui nous permettre de reprendre pied sur terre. Il nous incombe toutefois de déterminer quelles apories s'immiscent au creux de ces deux hypothèses, et d'en déduire quelles perspectives il est possible de tracer pour tenter de s'en extraire.

Messianisme et temporalité : où est passé le frein d'urgence ?

- 4 La première option dont nous parlions, celle qui consiste à attendre inlassablement le désastre en se préparant le mieux possible aux conséquences qu'on lui prête dans un futur dont le terme demeure incertain, semble relever d'une eschatologie qui renvoie en dernière instance à une conception linéaire du temps. Dans ces conditions, la fin du monde est bel et bien représentable. Néanmoins, elle ne l'est qu'à l'aune des coordonnées actuelles ; elle projette sur un monde à venir les impasses de ce monde-ci, s'enfermant par conséquent dans une image fantasmée de ce qui n'existe à ce jour qu'à l'état de virtualité. C'est ainsi que la plupart des œuvres de fiction qui cherchent à rendre compte de ce à quoi la fin pourrait *ressembler* se heurtent à son irréprésentabilité fondamentale : par définition, la fin du monde implique le terme de ce qui, depuis son origine, le rend figurable. Mais plus profondément encore, c'est pour ces mêmes raisons que les hérauts contemporains de l'effondrement se montrent incapables de nous offrir quelque perspective politique que ce soit. En partant du principe qu'il ne faut plus s'organiser qu'en vue de la fin qu'ils nous promettent, les collapsologues entérinent une situation contre laquelle il s'agit au contraire de lutter. Par quoi l'on voit que leur conception de l'histoire est bien plus rebattue qu'ils ne semblent eux-mêmes le penser. En effet, prendre acte de ce que le désastre adviendra *nécessairement*, c'est prendre congé de l'histoire et ne plus se soucier que de soigner notre atterrissage en son sein. La laisser s'accomplir sans nous et limiter les dégâts après-coup, tel est le sous-texte de leur discours : expectative ou barbarie.
- 5 On sait que c'est pour lutter contre de telles élucubrations attentistes que Walter Benjamin a rédigé ses fameuses *Thèses sur le concept d'histoire*. Dans un contexte où la social-démocratie allemande ainsi qu'une bonne partie des communistes espéraient voir l'histoire évoluer vers un progrès dont les masses constituaient le véhicule privilégié, tous s'ébahirent en constatant l'advenue du fascisme et nul ne sut comprendre un phénomène allant de toute évidence à l'encontre de ce qu'on disait être le sens de l'histoire. Or, de sens, il ne peut y avoir qu'à condition que les « opprimés » s'en saisissent. Ce que Benjamin reproche aux « politiciens » de la gauche qui lui est contemporaine, c'est donc leur conformisme béat, qui renverrait à un matérialisme étriqué doublé d'un messianisme mal compris. Matérialisme étriqué dans la mesure où ils se contentent de contempler la mécanique de l'histoire, sûrs d'assister bientôt à son

aboutissement, quitte à la laisser faire en attendant ; messianisme mal compris parce qu'ils prêtent aux masses la qualité d'un sujet uniforme, à même de mouvoir l'histoire au fil d'un développement naturel qui débouchera nécessairement sur la rédemption de l'humanité tout entière. « Rien n'a plus corrompu le mouvement ouvrier allemand que la conviction de nager dans le sens du courant »⁴. Autrement dit, le mouvement ouvrier allemand s'est éteint à force de croire que sa seule existence suffisait à éclairer l'histoire. On sait ce qu'il lui en coûta – Benjamin rédige ses thèses peu avant que l'Allemagne entre en guerre totale.

- 6 Évidemment, l'on ne saurait que trop se prémunir d'une comparaison terme à terme entre le péril qui guettait alors et celui qui nous concerne aujourd'hui. En revanche, la crise du capitalisme et le désastre écologique en cours jouent le même rôle pour rompre avec l'idée de progrès. Réciproquement, c'est empreint de la même conviction qu'un nombre croissant de personnes aborde la question écologique en adhérant à la perspective que propose la collapsologie. Certes, au progrès dans lequel croyaient les sociaux-démocrates abhorrés par Benjamin s'est substituée l'assurance que nous courons à notre perte. Mais la temporalité dont relève cette certitude est taillée dans la même étoffe : celle qui consiste à concevoir l'histoire comme un flux univoque dont le caractère universel nous échappe, et nous oblige à accompagner son mouvement – à nager dans le sens du courant. Devant la catastrophe écologique en cours, il faudrait dès lors s'armer de patience et préparer ce vers quoi elle nous fait tendre. Rien ne sert plus d'agir, il faut seulement se disposer à réagir lorsque le temps de l'effondrement sera venu. Pour cela, « l'âge de l'entraide doit donc commencer dès maintenant, à tous les niveaux et de manière anticipée, pour réduire au maximum l'effet de sevrage de la culture de l'égoïsme »⁵. En somme, il s'agit toujours, pour ce mauvais messianisme, de se consoler des représentations paniques qui l'animent en élaborant un programme apte à nous faire attendre en confiance : peu importe l'effondrement, pourvu que l'entraide y fleurisse. Plus encore, il s'agit de se retirer du cours de l'histoire en remettant la question politique aux lendemains tragiques qui nous attendent : si nous y sommes prêts mentalement, nous serons en mesure d'y survivre.
- 7 Derrière les fantasmagories prophétiques de l'effondrement, se loge en vérité cette intraitable idée selon laquelle on ne peut freiner le « progrès ». À la limite, il s'arrêtera tout seul en nous plaçant devant les conséquences de son agonie. En attendant, rien à faire que de se doter d'une conscience à la hauteur du défi qui nous est lancé. C'est aussi à de telles lubies que tentait de répondre Benjamin. Affirmant dans la thèse XVIIa qu'« il n'existe pas un seul instant qui ne porte en lui sa chance révolutionnaire », il ajoutait aussitôt que ce « pouvoir d'ouverture » de l'histoire universelle s'adosse à une pratique concrète et s'effectue par effraction : « c'est par cette entrée que l'action politique peut être reconnue, pour destructive qu'elle soit, comme messianique »⁶. En d'autres termes, le messianisme n'est conséquent, c'est-à-dire politique, qu'à condition que l'interruption de l'histoire qu'il appelle de ses vœux soit le fait des actions humaines, fussent-elles marquées par une violence destructive. À cela s'ajoute qu'il paraît vain d'attendre la catastrophe quand un bref regard sur ce qui nous entoure nous conduit à remarquer qu'elle est déjà là. Ce regard, c'est celui que doit poser le révolutionnaire sur l'histoire, en s'inspirant du fameux Ange peint par Paul Klee : « là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines, et les précipite à ses pieds »⁷. En effet, du *point de vue* des opprimés, la catastrophe est la condition structurelle de l'histoire. Elle est ce par quoi ils s'y insèrent⁸. Par conséquent, rien ne sert de l'espérer

ou de s'en effrayer : sa présence actuelle met d'ores et déjà en demeure ceux qui la vivent comme telle de s'en extraire et de lutter. C'est ce à quoi Michael Löwy se réfère lorsqu'il envisage la révolution comme un « frein d'urgence »⁹ : l'histoire universelle, notion hégélienne que Benjamin assimile au mouvement d'homogénéisation du monde par le capitalisme (et plus précisément d'intégration à sa logique d'accumulation), avance à la manière d'une locomotive qui écrase tout sur son passage : « toute stabilité [*Ständische*] et toute permanence [*Stehende*] se volatilisent »¹⁰. Seule une force collective peut en interrompre la trajectoire en commençant par la faire cesser d'avancer.

- 8 Sans doute cela est trop connu. Reste à savoir comment l'on peut comprendre ce retournement révolutionnaire du point de vue de la subjectivité. Question redoutable à laquelle s'ajoute celle relative aux modalités de son insertion dans la trame continue de l'histoire. Une réponse trop rapide consisterait à reprendre les *thèses*, où la vérité révolutionnaire s'avère consubstantielle à la classe ouvrière comme sujet messianique de l'histoire. Et d'ajouter que ce sujet est mis en branle par des signes qui le réveillent ; moment de vérité, signifiant absolument tout quand l'Histoire semblait n'être qu'un long cortège de négativité toujours renouvelé. On se propose maintenant de nuancer cette position par Benjamin lui-même, mais aussi d'ouvrir cette pensée vers l'extérieur pour trouver les ressources nécessaires à l'articulation d'une théorie de la temporalisation-subjectivation révolutionnaire convaincante.

Image dialectique : l'aventure de l'involontaire

- 9 Un fragment célèbre du *Livre des passages* définit l'image dialectique comme la mise en tension de l'histoire, laquelle permettrait une rupture révolutionnaire : « Celle-ci est identique à l'objet historique ; elle justifie qu'il ait été arraché par une explosion au cours du *continuum* de l'histoire »¹¹. Ce qu'il nous faut comprendre c'est donc cette manière dont la tradition des opprimés que conceptualise Benjamin inaugure une *temporalité critique* par l'intervention de signes exhumés et intempestifs, mettant en crise le présent. Celle-ci est loin d'être un fantasme du passé qu'il s'agirait de reproduire à l'identique. Comme le dit bien Irvin Wolfhart : « Il existe ainsi une tradition de césures. Au-delà, en dessous, à l'intérieur du continuum des vainqueurs, les moments de rupture se font signe entre eux »¹².
- 10 On connaît l'aspect dévorant qu'a eu Proust dans l'œuvre de Benjamin. C'est précisément parce que la mémoire proustienne est intempestive, faite d'images imprévisibles, de signes qui reviennent et brisent le temps linéaire et continu, temps que Benjamin considère comme le mouvement propre à la marche victorieuse de la domination. En ce sens, Proust sert de point d'appui au penseur matérialiste. Il entraîne le messianisme benjaminien dans le vertige de la contingence, le prive de toute espèce de certitude puisque l'image du passé qui vient se heurter à la marche du présent n'obéit pas au rythme de la volonté : « Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer. Tous les efforts de notre intelligence sont inutiles »¹³. Sans doute peut-on appuyer cette lecture par le commentaire éclairant de Deleuze dans *Proust et les signes* : « Le grand thème du Temps retrouvé est celui-ci : La recherche de la vérité et l'aventure propre de l'involontaire »¹⁴. Cette question est loin d'être anecdotique puisque la question de l'involontaire impose un décentrement complet de la pensée : le sujet, la vérité et la politique apparaissent comme conditionnés par l'attention à une extériorité radicale, quelque chose qui nous traverse du dehors dont

on a pas la maîtrise, qui reconfigure notre point de vue sur le monde. Pour Benjamin comme pour Deleuze et Guattari, l'intérêt de Proust ne se situe pas dans le souvenir compris comme restauration personnelle¹⁵ et idiosyncrasique mais justement dans cette manière dont l'émergence d'une petite perception, *a priori banale*, engage un nouveau rapport au monde. Proust, formidable créateur d'univers, expose comment ceux-ci se reconfigurent à partir de purs signes intensifs. Une phrase, un goût, un son et c'est tout un monde qui se recompose :

Ainsi la petite phrase de la sonate de Vinteuil reste longtemps associée à l'amour de Swann, au personnage d'Odette et au paysage du bois de Boulogne, jusqu'à ce qu'elle tourne sur elle-même, s'ouvre sur elle-même pour révéler des potentialités jusqu'alors inouïes, entrer dans d'autres connexions, faire dériver l'amour vers d'autres agencements. Il n'y a pas le Temps comme forme *a priori*, mais la ritournelle est la forme *a priori* du temps, qui fabrique chaque fois des temps différents¹⁶.

- 11 Cette thèse ne se limite évidemment pas à engager une réflexion sur la manière dont un individu isolé habite le monde, fragmente l'espace-temps ; elle revient à amorcer une réflexion de sémiotique générale, intimement liée aux champs économiques et politiques. Chez Benjamin cette critique de la sémiotique capitaliste s'effectue dans son *Baudelaire* du fait de la transformation de notre rapport au monde par la mise en circulation continue d'informations : l'exemple le plus frappant, repris récemment par Agamben¹⁷, renvoie au vécu d'un passant d'une grande ville, submergé par des informations qui défilent et concourent à une temporalité homogène, pur flux privé de reprises et d'interrogations collectives. Pour Benjamin, c'est assez dire. Guattari se fait également le relais de cette thèse¹⁸. Il estime qu'une série de régimes de signes proprement capitaliste cadre nos existences, produit des savoirs et exerce un pouvoir sur la manière dont on habite dans le monde. Le capitalisme contemporain produirait ses effets à travers « des structures productrices de signes, de syntaxe et de subjectivité, par le biais, tout particulièrement, du contrôle qu'il exerce sur les médias, la publicité, les sondages, etc. »¹⁹. Par signes, il faut comprendre des formes expressives indépendantes de leur contenu réel ou d'une réduction au signifiant. Un signe fonctionne comme un marqueur affectant dont la combinaison avec d'autres signes forme un langage le quel, dans une perspective foucaldienne, produit des effets, exerce un pouvoir²⁰. Il faut trouver les agencements qui les combinent de telle sorte qu'il permettent l'exploration de potentialités infinies du point de vue de la subjectivité, des rapports sociaux et de l'environnement – trois écologies. Si nous nous méfions de cette thèse selon laquelle le capitalisme avancé – parfois précipitamment confondu avec une modernité triomphante – éviderait la subjectivité²¹, on s'accordera avec Guattari pour affirmer que la circulation des signes en régime capitaliste conduit sans doute à des apories dans les trois domaines précités.
- 12 L'alternative, si l'on suit Benjamin et les auteurs de *Capitalisme et schizophrénie* revient de ce fait à saisir des signes qui échappent à l'axiomatique du capital, transformant par là notre rapport au monde. Guattari a particulièrement insisté sur la production d'agencements d'énonciation singuliers saisissant « quelque chose qui se met en travers de l'ordre "normal" des choses, une répétition contrariante, une donnée intensive qui appelle d'autres intensités afin de composer d'autres configurations existentielles »²². La mise en avant de signes répétés et intempestifs qui ont la force de contrarier la linéarité de l'ordre actuel – capitaliste – des choses déchire la temporalité linéaire, la rythme, la (dé)compose. Si l'on parvient à percevoir des virtualités qui ne se

confondent plus avec l'actuel, alors émergent « de nouvelles possibilités de vie »²³ - les *Thèses sur l'histoire* rencontrent ici le matérialisme virtuel de Deleuze et Guattari. L'opération « expérimentale » qui cherche à sortir du temps linéaire a ceci de singulier qu'elle met l'accent sur des petites perceptions qui reconfigurent entièrement les subjectivités et les rapports qu'elles entretiennent avec le monde : une lutte, son émergence et sa vitalité dépendent moins d'un état de conscience politique que de la manière de percevoir, de la possibilité de saisir d'autres virtualités que l'état des choses actuel étouffe. Autrement dit, s'ouvrir au dehors, à des perceptions nouvelles qui enrayent la logique du capital - « ce que l'école de Francfort désignait comme "utopie" »²⁴ -, c'est du même coup engager un devenir autre, créer de nouvelles manières d'habiter ici et maintenant.

Territorialité révolutionnaire

- 13 Temporalisation et subjectivation sont une même opération au sein d'un champ de forces (d'affects) mouvantes : « La question devient aussi bien de savoir ce qui affecte les corps, ce qui les pousse à agir, ce qui les lie dans l'immense nature »²⁵. C'est ici que le sens de l'écologie que développe Guattari s'éclaircit : il s'agit bel et bien de trouver les meilleurs agencements pour arriver à habiter l'inconnu, à se territorialiser. Lien inextricable entre sémiotique et territorialisation :

Pas de territoire sans un acte d'appropriation, mais pas d'appropriation sans des signes spécifiques qui expriment cette appropriation en même temps qu'ils la réalisent - ce sont là les deux aspects corrélatifs de cet acte : « marquer son territoire »²⁶.

- 14 Autrement dit, les signes dans leur caractère purement expressif et leur production affective, prennent une dimension extensive, deviennent des marques territoriales. Dans la mesure où le capitalisme impose également toute une organisation géographique du monde aux lourdes conséquences psychiques, écologiques, politiques, il est urgent de lui opposer d'autres manières d'habiter le monde, de créer des territoires qui résistent à sa logique²⁷. Pour le dire en des termes plus classiquement matérialistes, l'important est de produire des espaces où les individus et les collectifs déterminent librement de nouveaux modes d'existence attentifs au déploiement des forces humaines et naturelles. Mais formant des agencements ouverts à un dehors sur lequel nous ne sommes pas souverains, cette manière de concevoir la subjectivation ne concède rien à l'idée de totalité ni à l'anthropocentrisme qui irrigue le marxisme classique²⁸. Cette précision est cruciale puisqu'aucune stratégie politique émancipatrice ne saurait en l'occurrence se reposer sur l'homogénéité d'un sujet ou d'un objet de lutte.
- 15 L'objectif assumé de *Mille Plateaux* est dès lors de fournir une conceptualisation de la machine révolutionnaire qui pourra mettre en échec l'État, le capitalisme. Il est aussi de redéfinir le socialisme, c'est-à-dire de créer quelque chose de nouveau : « La guérilla, la guerre de minorité, la guerre populaire et révolutionnaire (...) ne peuvent faire la guerre qu'à condition de créer autre chose en même temps, ne serait-ce que de nouveaux rapports sociaux non organiques »²⁹. Et comme nous avons effectivement à penser la lutte selon une perspective géographique, les linéaments d'une stratégie politique minoritaire n'auront de cesse d'insister sur la manière dont elle doit changer de rapport au territoire en opposition à l'État et au capitalisme.

- 16 *Contre l'État.* Évoluant contre des structures territoriales et temporelles bien établies, les révolutionnaires investissent ce qu'il convient d'appeler des « espaces lisses », sans cesse reconfigurés et animés par des signes concurrents voire contradictoires. Plus précisément, ce n'est pas le mouvement comme déplacement d'un point à un autre qui définit l'investissement géographique minoritaire : l'opposition structurale tient en une stratégie du refus de l'organisation, du cloisonnement et du striage de l'espace – stratégie reprise à Tronti³⁰. La capture souveraine relativise le mouvement, articule les échanges et les déplacements au sein de son territoire. Ce qu'il faut comprendre, c'est que la différence ne se joue pas dans la manière dont un espace donné est occupé mais dans la manière de constituer l'espace lui-même. L'enjeu est alors de produire « un ordre supérieur où les formes ne se mélangent pas mais se défont au profit d'un système aux coordonnées variables, système diagrammatique parfaitement déterminable dans l'ordre des multiplicités »³¹. La machine de guerre se laisse prendre par le dehors, son espace est un pur champ de virtualités qui se territorialisent sans atterrissage, sans stabilisation. Elle se montre chaque fois attentive aux signes qui la déstabilisent : « elle se territorialise sur la déterritorialisation ». Dans cette perspective, conjurer l'organisation étatique consiste à multiplier les décalages spatio-temporels, à tenir au sol sans l'occuper.
- 17 *Contre le capitalisme.* On a évoqué plus haut l'émission d'informations sans consistance. Il y aurait un travail considérable pour saisir dans quelle mesure celle-ci intervient dans la valorisation du capital. Car on sait que le procès de valorisation s'opère par l'articulation et la conjugaison de flux abstraits. Dans sa version industrielle la plus simple, un flux de richesse non qualifié rencontre un « travailleur libre »³². Cette conjugaison de signes forme une axiomatique à ne pas confondre avec une formation idéologique. C'est davantage un mode mouvant selon lequel le capital opère la jonction des signes abstraits nécessaires à son procès d'autovalorisation. Mais, du même coup, on en revient à la perspective stratégique évoquée plus avant : il faut arrêter cette circulation homogène. Insistons à nouveau sur le fait que les luttes minoritaires cherchent à mettre au centre du jeu la création de territoires sans occuper la terre et se voient toujours poussées à de nouvelles expérimentations socio-politiques qui court-circuitent l'axiomatique du capital – tenir au *particulier* :
- Toutes sortes de questions minoritaires, linguistiques, ethniques, régionales, sexistes, juvénistes, ressurgissent non pas seulement à titre d'archaïsmes, mais sous des formes révolutionnaires actuelles qui remettent en question, de manière entièrement immanente, et l'économie globale de la machine, et les agencements d'États nationaux³³.
- 18 Sortir de ce plan ou de ce calcul ne veut pas dire pousser plus loin une déqualification qui est toujours sous conditions du capital, puisqu'il en organise les jonctions. De ce fait, l'accélérationnisme qui n'est pas critique sur le plan du capital ne trouve pas d'assise théorique ici – cette remarque vaut également pour Benjamin y compris lorsqu'il fait part d'un optimisme révolutionnaire dans la technique moderne. L'important est de sortir de ce calcul, de ne plus être calculable ; la stratégie du refus est ici encore nécessaire car il s'agit bel et bien de se situer sur un autre plan que celui du capital.
- La puissance de minorité, de particularité, trouve sa figure ou sa conscience universelle dans le prolétaire. Mais, tant que la classe ouvrière se définit par un statut acquis, ou même par un État théoriquement conquis, elle apparaît seulement comme « capital », partie du capital (capital variable), et ne sort pas du plan du capital. En revanche, c'est en sortant du plan du capital, en ne cessant pas d'en

sortir, qu'une masse devient sans cesse révolutionnaire et détruit l'équilibre dominant des ensembles dénombrables³⁴.

- 19 En résumé, la territorialisation révolutionnaire doit à la fois engager une critique des espaces striés par l'État et également sortir de l'axiomatique du capital – ces deux modes de territorialisation ne sont d'ailleurs pas étrangers l'un à l'autre et peuvent s'enchaîner. Il est alors nécessaire de saisir au cœur du réel des signes qui engagent un changement, de se rapporter à l'espace comme à un champ de multiplicités ouvert dans lequel on crée des territoires mouvants et habités par des potentialités multiples³⁵. On sait combien cette question de la territorialité est centrale dans l'écologie contemporaine. Ceux qui, identifiés en introduction, s'emploient à rechercher une subjectivité politique pour lutter en vue de la transformation écologique du monde y sont particulièrement attentifs. Nous nous sommes demandé si Latour n'actualisait pas d'ailleurs la pensée deleuzo-guattarienne du territoire. En effet, Latour parle d'un pôle politique (le terrestre) autour duquel s'effectue un travail de constitution de territoires qui épousent différents points de vue concrets sur la subsistance. Un exemple simple de cette territorialité multiple consiste à voir que le découpage de l'espace en fonction de la migration des oiseaux migrateurs ne se confond pas avec l'organisation spatiale nécessaire à une production maraîchère locale. Ceci est vrai quand bien même ces territoires se chevauchent : telle est la manière dont le découpage territorial échappe à la logique homogénéisante de l'État-Nation à en croire Latour. Cette nouvelle façon d'envisager la politique ne renvoie-t-elle pas au concept d'espace lisse ? La territorialisation est bien chez Latour une manière d'habiter des environnements mouvants et sans frontières nettes, mais elle nous engage dans un ralentissement complet, une « attache » qui nécessairement sclérose le champ politique en un ensemble d'intérêts bien compris dans une géographie classique – avec cette proposition technique : faire la liste de ce par quoi nous subsistons. C'est au nom de cet intérêt commun pour un sol concret et habitable que nous aurions à passer des alliances avec les réactionnaires tel que le clivage entre droite et gauche, selon lui à dépasser, les définit³⁶.

Subjectivation écologique : l'intolérable en première instance

- 20 C'est là un dernier aspect de la question qui apparaît. Latour et Charbonnier, insatisfaits de la façon dont la collapsologie prend en charge le problème climatique et ses implications politiques, cherchent à dessiner une nouvelle cartographie des conflictualités politiques en vue d'introduire l'écologie comme une matrice déterminante en matière de subjectivation politique des individus. Censée aboutir à un nouveau partage, l'écologie doit alors prendre corps dans un sujet qui lui corresponde et, surtout, corresponde aux impératifs de l'époque. De là la précipitation avec laquelle Pierre Charbonnier, nous le disions ci-haut, s'aventure à déceler, au terme de sa récente histoire environnementale des idées, l'advenue d'un sujet apte à se saisir politiquement de la situation dans laquelle nous sommes, un « sujet collectif critique d'un nouveau genre, à la hauteur des enjeux du présent »³⁷ qui voient la politique et l'écologie ne faire plus qu'un. Mais il ne donne pas la clé de cette recherche qu'il estime être l'horizon de tout projet d'écologie politique. Il nous laisse la trouver à sa place. Et remet *in fine* la tâche entre les mains de Bruno Latour, qui reformule clairement cette

hypothèse dans un article paru en fin de confinement. Après quelques considérations sur la biopolitique dont l'intérêt heuristique nous laisse perplexes, il y affirme que ce sujet collectif existe déjà, pour peu que l'on daigne effectuer un pas de côté dans le « travail d'autodescription » par lequel nous prenons place (nous « atterrissons », nous dit-il) au sein de la dynamique sociale. Or, à considérer les intrications entre question écologique et question économique à l'aune de « l'habitabilité », et donc en mesurant le nombre « d'hectares de sol [qu']on maintient en capacité d'assurer la subsistance des humains et de ceux dont ils dépendent pour survivre »³⁸, nous apparaîtra naturellement que nous avons tous intérêt à privilégier l'entretien des milieux vivants envers et contre leur dévoration par l'économie. La modique somme que touchera le futur salarié du centre commercial de Gonesse ne fait pas le poids au regard du « surplus de subsistance » au nom duquel un paysan de la même commune défend son terrain. Au fond, les deux individus ne forment qu'un seul et même sujet, unifié par ses intérêts objectifs : opportunément, il s'agit de celui-là même que Charbonnier cherchait.

- 21 Pourtant, cet article ne nous dit à aucun moment ce qu'il convient de faire pour que ce sujet prenne pleinement conscience desdits intérêts objectifs, cachés par de vulgaires préoccupations immédiates. Sans doute appartient-il au chercheur de les lui expliquer. En conséquence de quoi l'auto-description dont parle Bruno Latour ressemble étrangement au travail descriptif qui caractérise les sciences sociales. On sait qu'il s'en fit par ailleurs un critique acerbe et remarquable³⁹ ; et l'on s'étonne ainsi de le voir user des mêmes mécanismes que ceux qu'il se plaisait à dénoncer à propos du supposé fixisme sociologique : « dans un mauvais texte, seule une poignée d'acteurs seront désignés comme les causes de tous les autres, lesquels n'auront d'autre fonction que de servir d'arrière-plan ou de relais pour des séries causales »⁴⁰. Car il s'agit bien là d'un déplacement causal au sein duquel les intérêts qui nous poussent à agir se doivent d'être alignés sur une nouvelle « métrique », désormais « géosociale »⁴¹, qui se révèle tout aussi univoque et réductrice que celle à laquelle elle prétend se substituer. Mais dans la réalité concrète, qui peut se donner le temps de s'adonner à ce travail autodescriptif latourien, sinon celui qui nous y invite ? Dès lors, de quel droit ses conclusions se réclament-elles ? Elles reconduisent au fond un schème bien connu, qui consiste à poser une détermination causale *en dernière instance*, détermination à l'aune de laquelle un procès de subjectivation devient possible et un mouvement politique pensable. Tout sera par la suite rabattu sur elle, comme dans un « mauvais texte ». À trop vouloir malmener ce sur quoi le marxisme orthodoxe a fondé sa lecture de la société, Bruno Latour et ses épigones reprennent involontairement ce qui en constituait la matrice : l'idée selon laquelle un sujet complet naît d'un intérêt bien compris, l'essentiel du travail politique consistant dans ces conditions à trouver le prédicat décisif – celui que le mouvement va faire valoir.
- 22 Si ce que nous avons préalablement tenté d'établir est vrai, et si l'on s'en souvient au moment d'esquisser ce qui nous pousse à agir, ce par quoi naissent les gestes politiques, il importe de revenir à ce que Deleuze et Guattari disaient dans *l'Anti-Œdipe*, où ils s'attelaient notamment à dénoncer les apories du volontarisme politique, héritant des thèmes soulevés ci-avant. La critique qu'ils émettaient alors à l'encontre du marxisme semble en mesure d'éclairer l'opération théorique à laquelle trop de mouvements – et surtout trop de pensées qui les accompagnent – continuent de se livrer. Nous décrivons cette opération comme le rabattement d'un processus de subjectivation sur

un intérêt qui le structure et *révèle* au sujet ce dont il est question lorsqu'il fait de la politique. Elle a justement ceci d'insuffisant qu'elle s'établit dans le *continuum* historique qui se doit d'être interrompu pour que des possibilités révolutionnaires voient le jour. En fait, elle consiste à penser le changement politique dans un temps homogène où un ordre succède presque naturellement à un autre – naturellement dans la mesure où les raisons de cette succession sont portées par ces individus qu'on cheville à leurs intérêts. Or il n'existe pas de situation sociale où les individus se trouvent en pleine correspondance avec leurs intérêts, pas même lorsqu'une révolution a lieu (les révolutionnaires ont toujours encore un pied dans cette société-là, voudraient-ils l'abolir).

- 23 C'est pourquoi, lorsque des sujets, individus ou groupes, vont manifestement à l'encontre de leurs intérêts de classe, lorsqu'ils adhèrent aux intérêts et idéaux d'une classe que leur propre situation objective devrait les déterminer à combattre, il ne suffit pas de dire : ils ont été trompés, les masses ont été trompées. Ce n'est pas un problème idéologique, de méconnaissance et d'illusion, c'est un problème de désir, et le désir fait partie de l'infrastructure⁴².
- 24 Si l'on en croit Gilles Deleuze et Félix Guattari, il s'agirait donc moins d'élaborer une description des intérêts au nom desquels nous décidons de lutter que de partir de ce qui, dans une situation donnée, la rend intolérable indépendamment de ce qui pourrait sembler « prioritaire » aux yeux de l'observateur « objectif ». Ce qui vaut ici pour les intérêts de classe et les investissements de désir qui les contredisent vaut également pour les intérêts terrestres et la façon dont nous tendons sans cesse à nous y soustraire. On comprend alors pourquoi deux individus peuvent être pris dans un agencement qui les adosse à des intérêts semblables tout en se trouvant opposés politiquement dans la réalité sociale : ce n'est pas que l'un ou l'autre ait mal compris ce que sa place requiert, mais plutôt qu'ils ont tous deux investi différemment le champ social et *perçoivent* par conséquent tout aussi différemment ce dont il en ressort au moment de se soulever. « Jamais un appareil d'intérêt ne vaut pour une machine de désir »⁴³. En somme, c'est se leurrer que de croire ramener chacun à la raison en affirmant que notre intérêt commun vient de ce que nous n'avons qu'une seule planète pour subsister : il se fait que sur la planète en question, nous avons mille manières d'engager nos rapports à la subsistance, et que nous ne les choisissons pas.
- 25 Il n'y a donc pas un unique sujet de l'écologie politique à faire éclore, mais une myriade de points de subjectivation par lesquels s'éprouve l'écologie. Au fil de ces points, ce monde en dérive et qu'on dit effondré devient ce qu'il est déjà : quelque chose d'insupportable, d'inacceptable, dont nous refusons la continuation parce qu'il ne nous permet plus d'agir en son sein, parce qu'on n'y peut plus rien. Quelque chose qui nous oblige, et ne nécessite pas de passer par la médiation de nos intérêts. Commentant ce qui, chez Deleuze, rend possible une ouverture dans le *continuum* homogénéisant du temps capitaliste, David Lapoujade en déduit qu'« on n'agit pas par volonté politique, mais d'abord *parce qu'on ne peut pas faire autrement*. La volonté politique est toujours seconde, toujours précédée d'une profonde expérience de l'intolérable⁴⁴. » Comment mieux énoncer ce dont il s'est agi lorsque, pour des raisons que les commentateurs peinaient – et peinent encore – à resituer, des centaines de milliers de personnes ont revêtu leur gilet jaune et ont occupé des ronds-points en s'opposant de prime abord à une taxe qui se prétendait écologique ? Ce n'est pas contre l'écologie qu'ils se sont soulevés, mais *avec elle*, et contre la façon dont l'économie capitaliste nous oblige à

l'envisager et à la traiter. Le fait est que, de déclencheur, l'écologie est devenue problème, et nombreux sont ceux qui, dans ce mouvement, se sont mis à le penser, à l'expérimenter. Sans doute auraient-ils eu intérêt à se soulever plus tôt, du fait d'un salaire trop bas ou d'une subsistance confisquée.

- 26 Mais c'est depuis cette mesure, qu'on croyait anodine, qu'une expérience de l'intolérable a pu se constituer, alimentant un procès de subjectivation politique dont la teneur écologiste s'est d'acte en acte affirmée. C'est depuis ce point *a priori banal* qu'une petite perception a crû jusqu'à faire vaciller nos certitudes les plus ancrées – naissance d'une subjectivité en train de se faire et qui met la dialectique à l'arrêt. Le peuple manquant s'est présenté dans un espace inassignable et n'a pas attendu qu'on lui expose ses intérêts pour raviver la tradition des opprimés, emporté dans un mouvement dont la puissance ne pouvait que nous échapper. Le 15 décembre 2018, on lisait ceci dans *Le Monde* : « Est-ce que les Gilets jaunes vont réussir à changer la vie ? Une infirmière, songeuse : “en tout cas, ils ont changé ma vie” »⁴⁵.

NOTES

1. Arnaud Gossement, « Écologie humaniste ou décroissance ? La question et la réponse d'Emmanuel Macron », AOC, 2020, <https://aoc.media/opinion/2020/06/30/ecologie-humaniste-ou-decroissance-la-question-et-la-reponse-demmanuel-macron/>
2. Pierre Charbonnier, *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, Paris, La Découverte, 2020.
3. Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017.
4. Walter Benjamin, « Thèses sur le concept d'histoire », in *Œuvres III*, traduction M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Paris, Gallimard, 2000, p. 435.
5. Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide. L'autre loi de la jungle*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2017, p. 304.
6. Michaël Löwy, *Walter Benjamin : Avertissement d'incendie. Une lecture des Thèses « Sur le concept d'histoire »*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2014, p. 124.
7. W. Benjamin, « Thèses sur le concept d'histoire », *op. cit.*, p. 434.
8. Par quoi aussi le révolutionnaire se distingue de l'ange qui peine à changer d'axe, regard vers l'arrière, les ailes au vent.
9. M. Löwy, *La révolution est le frein d'urgence*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2019.
10. Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti Communiste*, traduction de Emile Bottigelli, Paris, Aubier, 1971. Nous modifions la traduction de *Ständische* qui constitue un jeu de mots intraduisible entre État et stabilité.
11. W. Benjamin, *Le livre des passages*, traduction de Jean Lacoste, Paris, Cerf, 2009, p. 494.
12. I. Wohlfahrt, « L'inachevé de l'histoire. Sur quelques notes tardives de Walter Benjamin », dans Laurent Colantonio et al., *Genre et utopie*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2014, p. 89-156.
13. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. 1, Paris, Gallimard, 1919, p. 69. Cité par W. Benjamin, « Sur quelques motifs baudelairiens », in *Œuvres III*, *op.cit.*, p. 333.
14. Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, Paris, Puf, 2006, p. 116-117

15. W. Benjamin, « L'image proustienne », in *Œuvres II*, traduction de M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, Paris, Gallimard, 2000, p. 137 et Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, Paris, Gallimard, 1956, cité dans Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 237.
16. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, op. cit., p. 431.
17. Giorgio Agamben, *Enfance et histoire : Destruction de l'expérience et origine de l'histoire*, traduction de Yves Hersant, Paris, Payot, 1989.
18. W. Benjamin, « Sur quelques motifs baudelairiens », in *Œuvres III*, op. cit., p. 335. Cité par Félix Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989, p. 69.
19. Félix Guattari, *Les trois écologies*, op. cit. p. 40. Sur le caractère sémiotique du capital, on renverra à F. Richert, « La critique de la valeur à l'ère du sémiocapitalisme », *Cygne noir*, no. 4, 2016, <http://revuecygnoir.org/numero/article/critique-valeur-semiocapitalisme>.
20. Gilles Deleuze, *Foucault*, Paris, Minuit, 1986, p. 83 et sq.
21. Guattari parle par exemple de « vide dans la subjectivité ».
22. Félix Guattari, *Les trois écologies*, op. cit., p. 37.
23. Gilles Deleuze, *La philosophie de Nietzsche*, Paris, Puf, 1965, p. 20.
24. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 95.
25. Deleuze. *La passion de la pensée*, Paris, Vrin, 2017, p. 128.
26. Guillaume Sibertin-Blanc, « Cartographie et territoires. La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze », in *L'Espace géographique*, 2010, no. 3, p. 225-238.
27. Il y aurait d'ailleurs à produire un travail énorme sur la manière dont le travail de Deleuze et Guattari reprend, répond, critique et anticipe beaucoup de problème de la géographie marxiste contemporaine.
28. Maurizio Lazzarato, « Multiplicité, totalité et politique », in *Multitudes*, n. 23, 2005, p. 101-113. On trouvera dans cet article une critique du marxisme comme théorie de la totalité. Lazzarato lui oppose justement une subjectivation à partir d'une pragmatique attentive aux effets des dispositifs sur les subjectivités et sur le caractère mouvant de ces dernières du fait qu'elles agissent et pâtissent dans un champ de multiplicités.
29. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille Plateaux*, op. cit., p. 527.
30. Mario Tronti, « La stratégie du refus », in *Multitudes*, <https://www.multitudes.net/la-strategie-du-refus/>.
31. Jean-Clet Martin, *La philosophie de Gilles Deleuze*, Paris, Payot, 2005, p. 87.
32. En ce sens, le marxisme de Deleuze restera althusserien. Contre l'économicisme et l'historicisme, il insiste au contraire sur la contingence des rencontres qui le rendent possible. C'est le travail de Balibar dans *Lire le Capital* qui est ici la source d'inspiration principale.
33. Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 175
34. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, op. cit., p. 589.
35. Ce champ de multiplicités comme le rappelle Montebello, il convient de l'appeler nature. Et c'est son caractère transversal qui nous permettra de nous territorialiser sans perdre de vue les fuites permanentes qu'il s'agit de cultiver. P. Montebello, « Nature et attachement à la terre », in *Revue philosophique de Louvain*, Tome 117, no. 2, 2019, p. 225-250.
36. B. Latour, *Où atterrir ?*, op. cit. p. 70. Sur ce point, on ne peut que rejoindre Déborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro qui opposent une logique deleuzienne minoritaire à l'idée de public fantôme que Latour reprend à Lippmann. Cf. Déborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro, *The ends of the world*, Traduction de Rodrigo Nunes, Cambridge, Polity, 2017. Plus loin, les deux auteurs s'étonnent également de l'usage presque sans réserve du concept schmittien de « prise de terre ». En réalité, il nous semble que ces deux remarques pourraient n'en former qu'une : le dernier Latour reste accroché à une pensée d'État, pour parler en deleuzien. Que le territoire

étatique opère par des stratifications différentes et parfois se chevauchant en fonction d'objectifs et de compétences dont la définition s'établit localement ne nous d'ailleurs semble pas nouveau.

37. P. Charbonnier, *Abondance et liberté*, op. cit., p. 425.

38. B. Latour, « Quel État peut imposer des gestes barrières aux catastrophes écologiques ? », in *Esprit*, 2020, <https://esprit.presse.fr/actualites/bruno-latour/le-surplus-de-subsistance-42765>.

39. B. Latour, *Changer de société, Refaire de la sociologie*, Paris, éditions La Découverte, 2006.

40. *Ibid.*, p. 190.

41. B. Latour, « Quel État peut imposer des gestes barrières aux catastrophes écologiques ? », op. cit.

42. G. Deleuze et F. Guattari, *L'Anti-Édipe*, Paris, Minuit, 1972, p. 124.

43. *Ibid.*, p. 417.

44. David Lapoujade, *Deleuze, les mouvements aberrants*, Paris, Minuit, 2014, p. 274.

45. *Le Monde*, édition du 15 décembre 2018, cité par Collectif Ahou ahou ahou, *La révolte des gilets jaunes. Histoire d'une lutte des classes*, Paris, niet ! éditions, 2020, p. 48.

RÉSUMÉS

L'article expose les approches de l'écologie politique et débouche sur un questionnement du temps historique.

INDEX

Index chronologique : XXI^e siècle

Index géographique : Monde

Mots-clés : écologie, Benjamin Walter, enquête, mouvements, expertise, Latour Bruno

AUTEURS

VIVIEN GIET

Chercheur en philosophie politique.

ERWAN LESAGE

Chercheur en philosophie politique.